

Entre moi cosmique et engagement politique, les voix polyphoniques de « l'Âme enchantée »

Roland Roudil

Conférence donnée le 19 novembre 2011 au Centre Culturel Romain-Rolland à Clamecy. A la suite de cette conférence, le pianiste Jean-Claude Rouvière a interprété le premier mouvement de la sonate n°12, Opus 26 de Beethoven.

Tout comme *Jean-Christophe*, l'Âme enchantée présente la description d'une génération et les moyens qu'elle se donne pour répondre à l'insatisfaction fondamentale que la société provoque en elle. La quatrième partie du second roman-fleuve de Romain Rolland, l'*Annonciatrice*, rédigée de 1929 à 1933, présente un intérêt particulier puisque écrit à un moment-clé de la vie de l'écrivain. En 1929, l'*Essai sur la mystique et l'action de l'Inde vivante* affirmait la foi de l'écrivain dans les forces vivantes de l'inclination spirituelle. Mais sa rédaction précède de peu le moment où Rolland s'engage dans la voie du « compagnonnage » : dans les années 1930-1934, il se range en effet du côté de l'Union soviétique alors que jusqu'à présent, tout en plaidant la cause de la Révolution russe, il ne voulait être mêlé à aucune lutte de partis. Enfin, c'est à cette époque qu'il fait la connaissance de Maria Koudecheva, sa future épouse. L'engagement politique, la préoccupation spirituelle et les éléments de vie privée font ainsi de l'Âme enchantée « une confession personnelle, le miroir d'une évolution morale, qui a été aussi celle d'une famille d'âmes et d'une époque »¹, préoccupations qui, – éthiques, philosophiques ou religieuses – furent celles de toute la vie et de toute l'œuvre de l'écrivain.

La Mort d'un Monde.

La première partie de l'*Annonciatrice*, « La Mort d'un Monde », s'ouvre sur le récit du jour de l'Armis-

stice : dans la rue qui fête la paix, Marc, le fils d'Annette Rivière, se laisse dominer par ses instincts et, rencontrant une jeune fille dans la foule, l'agresse physiquement en lui mordant le cou. Cette attitude, contraire à la profession de foi chevaleresque du jeune homme, est l'occasion pour l'auteur d'évoquer cette jeunesse de l'immédiat après-guerre, qui, désemparée, ne sait plus donner du sens à un monde qui lui est apparu, dira Panaït Istrati, « sans foi, livré aux forces obscures et abrutissantes de la matière² ». Dans cette « terrible dissolution d'un monde dans sa fosse³ », les fils, abandonnés par leurs pères, ne s'entendent pas entre eux, ne reconnaissent pas leurs géniteurs, se taisent, déçus, devant leurs frères aînés de retour du combat. A cela s'ajoutent l'absence de maîtres, une instruction mise à mal pendant cinq ans de conflit et le spectacle passé de cette violence guerrière qui rend difficile pour cette génération la reconstruction d'un monde sur « les traités du crime et la stupidité⁴ ». Cette jeunesse, profondément individualiste, destructrice, jouisseuse, « désorbitée » (J. Guéhenno), refusant de reconnaître de la valeur aux enseignements du demi-siècle passé, s'adonne avec frénésie à la drogue, la vitesse, l'argent, la jouissance immédiate. La liste est longue des personnages du roman qui subissent une mort prématurée : vingt-et-un sur quarante-quatre, d'une mort provoquée par des individus, des Etats, et qui frappe les jeunes gens de moins de trente ans⁵. Cette jeunesse, décrite dans « Les sept contre Thèbes », première partie de la « Mort d'un Monde », évolue dans une société criminelle et moribonde :

« Tout était détruit, et le vent qui soufflait sur le champ de ruines en faisait sortir la puanteur des charniers. Où reconstruire un monde ? Et de quelles pierres, et sur quel sol, et sur quelles données ?⁶ ».

1. Lettre du 15 avril 1934 à Jean Guéhenno, C 23, p. 300.

2. P. Istrati, *Vers l'autre flamme*, U.G.E., Collection 10-18, 1980, p. 12.

3. *L'Âme enchantée*, Albin Michel, 1950, p.962 (noté AE dorénavant).

4. AE, p.743.

5. Tamara Motylova, « Romain Rolland et le problème de l'action », *La Guerre et la paix dans les lettres françaises*, Presses Universitaires de Reims, 1983, p. 179-187.

6. AE, *id.*

L'Âme enchantée est donc un roman de réflexion politique sur les problèmes de l'époque mais définit aussi l'engagement de l'individu dans la société. Le personnage d'Annette apparaît ainsi comme la figure majeure de la reconstruction du monde nouveau.

Annette, qui ne s'est pas marié avec Roger Brissot, incarnation de l'immobilisme bourgeois, élève seule Marc, le fils qu'elle a eu de lui, et va créer autour d'elle une famille, occasion pour l'écrivain d'aborder les thèmes modernes de la forclusion du père, l'indépendance de la femme, qui n'a pas besoin de l'homme pour élever un enfant, la famille monoparentale ou bien sa recomposition sous forme de « tribu ». Mais Anne Rivière est plus que cette image féministe qu'en donne le roman et sans doute unique dans la littérature de l'époque : elle est la Mère universelle qui entretient avec les enfants qui l'entourent des liens étroits qu'ils soient biologiques ou affectifs, symboliques ou de parenté sanguine. Grâce à son fils, elle livre généreusement à d'autres le statut de mère. Sylvie, sa demi-sœur, a élevé Marc, qui pour elle devient « un demi-fils ». Assia, sa belle-fille devient, après la mort de Marc, la fille d'Annette. Lorsque celle-ci se met à lire les ouvrages de son ancien ami Julien Davy, l'héroïne retrouve en lui des convictions exprimées par elle plusieurs années auparavant : « Elle les reconnaissait, ses poussins⁷ ». Quant à George, fille de Julien Davy, elle ressemble à Annette pour qui elle éprouve une attirance toute filiale. A la mort de Marc, elle adopte Vania, le fils qu'il a eu avec Assia, en vivant en pension chez Anne Rivière. Elle devient ainsi la femme de Marc puisqu'elle est la mère de son fils et finit par devenir une fille pour Annette⁸. Bernadette, fille adoptive de Sylvie, a eu de Marc, sans qu'il le sache, une fille : Marcelle. Lorsque Annette observe ses deux petits-enfants, elle « s'étonne que le sang de Marc coule davantage dans les veines bleues de la fillette [Marcelle]. Mais dans celles de Vania, son sang, à elle⁹ ». Elle-même très tôt orpheline, Annette, après la mort de son fils, est entourée d'une volée d'enfants sans qu'elle ait vraiment voulu fonder une famille. Ils évoluent autour d'elle avec amour et compassion. Romain Rolland, qui présente les paroxysmes de la vie familiale avec ses morts et ses naissances, présente donc son héroïne comme la Mère Universelle qui, ayant le pouvoir d'enfanter chair et idées, se retrouve « aïeule d'une quadruple famille » : Vania (de Marc et Assia), Waldo (de la seconde liaison d'Assia), Marcelle (de Marc et Bernadette) et George, la fille de Julien. Annette ainsi

« abrite, dans le chaud de ses plumes, la quadruple couvée, une et diverse. Elle ne se préoccupe pas de distinguer, entre les oiseaux, ceux que la loi ou la vertu autorisent. Ils sont tous sortis d'elle. Et la

même force qui la mène, les lancera tous, en l'orange, dans le grand ciel, vers le même but lointain, que sa propre flèche n'atteindra jamais¹⁰ »

Autour d'Annette.

Mais ces personnages ne sont pas que des prolongements d'Annette ; ils représentent les multiples facettes d'une pensée en gestation, celle de Romain Rolland lui-même. Tous ces êtres qui évoluent autour d'elle ne sont-ils pas, en fin de compte, les porte-parole d'un auteur des créations qui incarnent les cheminement de sa pensée, ses convictions, ses interrogations et ses doutes ? On assiste en réalité à une véritable polyphonie où les voix multiples des nombreux personnages sont autant de méditations sur l'état du monde et sur les postures à adopter pour s'y insérer ou à lui opposer pour le transformer.

Ainsi le comte Bruno Chiarenza, rencontré par Annette en Italie suite à une catastrophe ferroviaire dont elle a été victime, a tout perdu dans un tremblement de terre : femme, enfant, maison et fortune. Il se reconstruit par son engagement dans le service social. Philanthrope, il se consacre au relèvement du Mezzogiorno, verse une grosse partie de ses revenus à des associations et à des œuvres nationales italiennes. Médecin, terrassier et apôtre, il a expérimenté au Tibet la vie monastique des lamas, pratiqué en Inde le sacrifice dans le temple de Kali. Il est en relation avec les associations paysannes et ouvrières de l'Inde, dont les chefs sont emprisonnés à Meerut. On n'a pas de peine à voir derrière cette figure l'auteur de *la Pensée vivante de l'Inde* et son intérêt pour le neo-vedanta de Vivekananda ainsi que le biographe de Gandhi. Julien Davy, l'autre ami d'Annette, est lui aussi orientaliste ; mais durant la guerre, il s'est fait remarquer par son pacifisme, ce qui lui valu le qualificatif de défaitiste. Qui ne verrait là le sort réservé à l'auteur de *Au-dessus de la Mêlée* au début de la Grande Guerre ?

Les deux amis d'Annette ne sont pas des hommes d'action. C'est avec Marc que Rolland pose le problème de l'engagement. Dans un monde où prédominent le paraître, l'argent, la vitesse et le jeu, le jeune homme échoue à exprimer son idéal. Très tôt attiré par la Révolution russe, il exprime sa défiance à l'égard de la violence et, à l'écart des partis, ne peut se résoudre à l'action :

« Qu'avait-il à faire de toutes leurs rixes entre des -ismes – matérialisme, spiritualisme, socialisme, communisme etc., etc !...Ce sont tous des colliers de chiens à l'attache¹¹ »,

phrase qui fait écho à ce propos de Rolland dans une lettre à Nicolas Lazarevitch, en 1927 :

« Bolchevistes, socialistes, anarchistes m'intéressent fort peu en tant que théorie. Je ne défends pas

7. AE, p. 1157.

8. AE, p. 1427.

9. AE, p. 1420.

10. AE, p. 1423.

11. AE, p. 1026.

un parti. Je défends (...) les peuples de Russie contre toutes les menées des gouvernements d'Europe et d'Amérique »¹².

L'attitude de Marc se transforme peu à peu : il n'est de vrai individualisme, pensera-t-il plus tard, « que celui qui est toujours prêt à risquer, celui qui paie, celui qui perd, s'il le faut, dans la bataille¹³ ». La voie est ouverte à l'engagement sacrificiel : Marc sera assassiné par des miliciens fascistes à Florence. Annette poursuivra son œuvre : le Fils enfante de la Mère, d'où le titre de la deuxième partie de *l'Annonciatrice* : « L'Enfantement ». Cette attitude fait écho à la remise en cause par Rolland de sa position de l'Indépendance de l'Esprit, exprimée dans un article de *l'Humanité* de juin 1919 et jugée après-coup trop abstraite et trop confortable :

« J'ai dit, dans maints articles et maintes pages de mon Âme Enchantée, – je ne dirai jamais assez l'aversion que m'inspire cette idolâtrie de l'Esprit in abstracto, qui le déracine du sol où il prend vie, et qui, en même temps que des risques et des responsabilités du réel, le retranche de la puissante sève sans laquelle il n'est qu'une larve dégoutante¹⁴. »

C'est Assia qui exprimera la nécessité de l'engagement politique sur le terrain, non sacrificiel. Victime de la guerre civile russe, du socialisme révolutionnaire puis de la contre-révolution blanche, elle émigre à Paris où elle vit misérablement ; puis un jour, elle intervient dans la vie de Marc au moment où celui-ci, sous l'emprise de narcotiques, traverse une crise profonde. Attirée par « ces masses humaines en fusion »¹⁵ et par le monde en train de se construire à l'Est, elle découvre l'énergie qu'inspire l'URSS aux âmes en détresse, perçoit les vertus du communisme face au libéralisme d'Occident « inorganisé, invertébré, sans franchise et sans vigueur ». Impressionnée par les premières réalisations du Gosplan d'où sort « cette faune de monstres préhistoriques, les Dnieprostroï, les Avtostroy, les Magnitogorsk, qui de leurs trompes et de leurs défenses fouillent le sang de l'eau, de l'air et de la terre¹⁶ », elle se sent proche des sociétés qui refondent autoritairement le monde. En elle, Rolland incarne l'acceptation d'une certaine violence : « la brutalité de Moscou », au service des classes exploitées, fait « l'effet d'une bise qui fouette et désintoxique le sang »¹⁷. Elle ne cache pas son intérêt pour l'expérience mussolinienne : c'est le combat qui l'intéresse mais l'assassinat de Marc par les chemises noires provoquera son engagement révolutionnaire aux côtés de

la cause bolchevique. Partie en Amérique, Assia dénonce avec son nouveau mari les abus de pouvoirs et les crimes commis par les Etats sur les personnes (elle participe à la défense de Sacco et Vanzetti), puis le couple quitte les Etats-Unis et se rend au Mexique, en Bolivie et au Pérou, où Assia défend la cause indienne d'Amérique qu'elle cherche à rattacher aux grands mouvements d'émancipation asiatique.

L'Internationale de l'Esprit, telle qu'elle s'était exprimée après guerre, se dégage ici de l'abstraction idéaliste. La Révolution s'universalise par la formation d'une équipe qui a toute sa place dans la Confédération du Travail humain. A cette même époque, Rolland écrit à Eugène Relgis : « il ne doit plus être d'Internationale, digne de ce nom, qu'universelle¹⁸. »

D'autres personnages, mineurs, animent cette nouvelle génération qui répand dans le monde l'idéal communiste : George non seulement réalise l'indépendance morale de la femme¹⁹, mais se fait la propagandiste de Moscou²⁰. Quant à Waldo, l'enfant du second mariage d'Assia avec Howard :

« ... il parlait de « notre » Plan quinquennal, comme s'il faisait marcher le coche. Il était « Octobrien » (...), allait passer au rang de « pionnier » (...), avait hâte de devenir « ouvrier de choc ». Il demandait, d'un ton de pitié protectrice, quand Vania et les arriérés d'Occident se décideraient à emboîter le pas et à faire enfin leur Révolution²¹ ».

La jeunesse est ambassadrice de l'avenir et reconstruit sur le vieux monde la *vita nuova* ; pour cela, elle et se tourne librement vers les « bâtisseurs » de Moscou.

Ainsi l'*Âme enchantée* présente-t-elle une famille qui non seulement est issue d'Annette mais qui montre aussi le chemin pour reconstruire un monde sur les ruines d'une société occidentale pervertie. Elle illustre enfin les différentes étapes de la construction de la pensée de Romain Rolland.

Annette Rivière, figure d'une plus haute humanité.

Individualité construite dans l'indépendance, Annette Rivière assume un rôle central dans l'économie générale de l'œuvre. Elle exprime dans sa vie entière une manière d'être au monde. Son Être à la vie intérieure rayonnante connaît des états modifiés de conscience, ce sentiment océanique qui lui donne la sensation d'appartenir au grand Tout, d'être une vague dans l'immensité de la mer. Habitée « par un Eros invisible qui ne connaît pas les limites du *Fas* et du

12. Lettre à Nicolas Lazarevitch du 16 novembre 1927, Voyage à Moscou, introduction et notes de B. Duchatelet 1992, Ed. Albin Michel, p.51.

13. AE, p. 1092.

14. *Quinze ans de combat*, Editions Rieder, 1935, p. L. Dorénavant noté QAC.

15. AE, p. 972.

16. AE, p.1047.

17. AE, p.1046.

18. QAC, p. XLIX.

19. « Le mariage est une maison de retraite », AE, p. 1426.

20. AE, p. 1440.

21. AE, p. 1439.

22. « Ce qui est permis – ce qui n'est pas permis », AE, X.

Nefas »²², elle éprouve de l'amour pour son père, dont elle apprend après sa mort, qu'il a eu une fille d'une liaison cachée ; pour sa demi-sœur, avec qui elle rentrera en rivalité à propos d'un homme ; pour son fils Marc, conçu en dehors du mariage et qui n'aura jamais conscience de la puissance de l'affection maternelle ; de la pitié enfin pour l'humanité, durant la guerre, lorsqu'elle se dévoue à un prisonnier allemand blessé, ce qui lui vaudra le qualificatif, à elle aussi, de « défaitiste ». Toutes ces formes d'amour sont autant de formes de la grande désillusion. La mort de son fils lui fait accéder à une manifestation ultime d'amour, comme l'indique cette note préparatoire du 11 juin 1921 dans laquelle Rolland précise la fin qu'il souhaitait donner à son roman :

« La cinquième forme – la dernière (quand elle a atteint et déjà dépassé le point de maturité) – sera tournée vers Dieu – vers l'Infini. Ce sera une profonde vie mystique (...) et dont rien ne transparaît au dehors »²³.

C'est dire la dimension spirituelle de ce personnage et la portée religieuse que Rolland rêvait d'assigner à son roman. Dès lors comment concilier les données enregistrées par les expériences psychiques du « moi » (cette expérience de l'amour et de la souffrance et les désillusions de l'Eros), les implications religieuses que donnent au quotidien l'activité mystique (le « sentiment océanique » d'Annette, ses rêveries) et la conviction d'appartenir à une communauté d'êtres, une famille qui va la pousser à un choix idéologique, à l'engagement politique dans la lutte antifasciste et en faveur de l'URSS ? Comment en somme concilier le « moi individuel », avec ses désillusions et ses souffrances, et le « moi communautaire », cette part de l'individu qui s'engage auprès des hommes pour changer leur condition de vie ?

Le Moi individuel est frappé par l'illusion, l'âme d'Annette est « enchantée ». Les différentes étapes que lui fait vivre l'Eros, ce sentiment d'amour pour son père, sa sœur, son fils et l'humanité, ne sont en fin de compte que des manifestations de la Maya, l'Illusion. Tout se vaut dans l'univers de Maya : l'essentiel comme le superficiel, l'acte contingent et l'acte nécessaire, toute action n'est qu'agitation dans le monde des illusions.

Le choix de la Révolution...

Cependant ayant eu par illuminations intermittentes la vision de l'Absolu, l'âme peut choisir sur le plan relatif des choses d'œuvrer dans le monde du « réel ». Ce qu'Annette a connu de plus haut, le sentiment de l'Un, l'autorise à choisir ici-bas, une illusion, une autre, en toute connaissance de cause. Son « moi » individuel est ainsi poussé à l'action vers le « moi » communautaire : Marc tué, Annette poursuit

son action anti-fasciste. Le Fils enfante de la Mère en intégrant les positions des enfants qu'elle a enfantés. Son « moi » individuel, par sa seule présence, a le pouvoir de susciter autour d'elle l'engagement dans l'action. L'exemple de Timon, courtier d'affaires internationales au service d'un vendeur d'armes est à cet égard révélateur. Avec lui, Annette découvre le règne de l'Economique et son emprise sur les pouvoirs dirigeants qui font figure de « marionnettes ». C'est l'Octopus, cet internationalisme de profits profondément amoral qui spéculé sur la guerre et dont profite Timon. Annette pousse celui-ci vers l'expérience de l'URSS parce qu'elle lui apparaît « comme un contre-poids nécessaire à l'écrasante masse de la Réaction qui pliait les reins de l'Occident »²⁴. Timon met sur pied un Cartel d'industries tourné contre l'hégémonie d'affaires anglo-saxonne, soutient des trusts opposés, à la fois favorables et opposés à l'URSS. La mort de ce personnage (suicide, assassinat ?) s'interprète comme l'issue fatale de la contradiction de ses positions dans la réalité. L'action, que met en œuvre le Moi communautaire, est donc elle aussi une illusion :

« Beaucoup mieux que tous ces hommes, cette femme percevait, du premier coup, l'écliptique où la masse humaine roulait, irrésistiblement emportée par des forces élémentaires. Et sans chercher à leur résister, mais en cherchant, d'instinct, à s'identifier avec elles, elle s'efforçait d'épouser cette énergie qui était là, contre ses flancs ; et, tout jugement de qualité, morale ou immorale, mis de côté, elle eût voulu l'aider [Timon] à se réaliser »²⁵.

Dans ce contexte, les forces élémentaires renvoient à une conception de l'histoire influencée par la vision d'Empédocle (l'humanité est traversée tour à tour par l'Âge de l'Amour et l'Âge de la Haine) ainsi que par la vision cosmogonique des Hindous, l'ère du Kali-Yuga, dans laquelle présentement l'humanité vit une époque de déchéance spirituelle. Les forces de l'Eros, les forces élémentaires et la nécessité de l'action conduisent Annette à profiter du bon comme du mauvais tout en lui évitant les immobilités du fatalisme, comme si l'influence du personnage dans l'ordre établi du monde temporel dépendait d'un pouvoir supérieur dont elle n'a pas conscience et dont elle n'est pas non plus le jouet : « Que cette activité fût avec ou sans succès, c'était d'importance secondaire »²⁶.

Par ailleurs, ce même goût de l'action et la nécessité de changer la réalité la poussent à choisir la Révolution qui a la pouvoir de défaire les illusions. Le rêve de l'Un est une illusion car il ne permet pas l'action. Mais Rolland, pas plus que ses personnages, ne s'engage dans les voies de l'ascèse (qui tente un instant Marc et Sylvie) et l'engagement pour changer l'ordre du monde s'impose à l'individu dès que ce dernier suit la marche du Destin. C'est que la Révolution,

23. *Id.*

24. *AE*, p. 904.

25. *AE*, p. 879.

26. *AE*, p. 853.

derrière les choix politiques du moment, est inscrite dans le monde cosmique :

« *La Révolution prend, dans les yeux d'Annette, le regard même d'Annette, ces prunelles dilatées, qui s'ouvrent sereinement à l'inéluctable marche du Destin, cette calme certitude, qui dépasse la clôture d'horizon aux lignes désordonnées des combats d'aujourd'hui. On perçoit au travers, l'au-delà de la trajectoire qui ne retombera jamais, l'éternel bruissement de la marée cosmique, qui jamais ne reflue, la loi des mondes en marche où s'apaise le vertige des tourbillons qui passent*²⁷ »

De même, dans une conversation entre Annette et son petit-fils Vania, l'accent est-il mis sur la relativité de l'idéologie :

« *Ne te fatigue pas !... L'un croit ceci, l'autre cela... Ce n'a pas grande importance. Les mots sont des poteaux indicateurs sur la route. Le vent les abat, la pluie les efface. Mais cela qui compte, c'est la route ; et nous avons notre boussole... Marchons ensemble ! L'un regarde à droite, l'autre regarde à gauche. Mais on suit bravement le même chemin*²⁸ »

Ainsi le moi individuel (Marc) se distingue-t-il du moi communautaire (Annette), mais celui-ci est lui-même identifié par Rolland au moi cosmique. D'où cette note du 6 décembre 1930 : « l'individualisme social – ou cosmique – [est] partie intégrante d'un tout humain en vivant, pensant et agissant en fonction de ce tout²⁹ ». L'identification de l'individualisme social à l'individualisme cosmique autorise la coexistence, chez Annette, de la vie spirituelle et de l'engagement politique.

... Et de la *Civitas Dei*.

Reste à voir pourquoi le choix se porte sur la cause révolutionnaire bolchevique de l'URSS. Que le communisme soit perçu dès 1917 comme une religion (avec « son credo universel, ses dogmes, des écritures saintes, ses apôtres, ses missionnaires, ses cérémonies rituelles, ses conciles œcuméniques, ses promesses de règne millénaire, ses récompenses et ses punitions, son paradis et son enfer³⁰ » ne suffit pas à expliquer la conversion d'Annette (et celle de Rolland) en faveur de la Révolution communiste. C'est que celle-ci, pour l'auteur d'ouvrages sur la pensée hindoue, est la marque de l'accomplissement, dans une sorte de parousie laïque, de l'ordre universel manifesté dans le Dharma. La lettre reçue en août 1932 d'une correspon-

dante belge qui, en étudiant le yoga tantrique, s'est convertie au communisme, est un élément de réponse. Elle y voit « la base unique de réalisation de l'Unité », « la manifestation grandiose de l'Énergie Cosmique dans son double aspect destructeur et créateur », et affirme sa « foi en une Réalité Une (...) manifestée dans toute la Vie – et la recherche de l'Union consciente (...) avec cette Unité ». « Et ceci, poursuit-elle, je l'ai trouvé mieux réalisé dans la grande œuvre sociale des bolcheviks que par aucune religion, aucune mystique³¹ ».

Le communisme est l'expression de la foi en une fraternité humaine à laquelle est fortement attaché Rolland. L'écrivain commence d'ailleurs la rédaction de *l'Âme enchantée* après *Clerambault* (1920) qui, selon Serge Duret, « annonce l'arrivée prochaine du message de la Fraternité universelle, le jaillissement de la vérité inscrit dans le rythme du cosmos³² ». Pour Julien, Annette est une pierre :

« *Puissé-je être une de celles sur qui sera bâtie la Cité de Dieu! Et n'oubliez pas que cette construction, je l'ai cimentée du sang de mon petit ! La pierre saigne. Elle est vivante*³³. »

La foi dans le communisme accomplit en définitive ici et maintenant les exigences de la *Civitas Dei*. Annette voit dans cet Etat du futur, avec ses villes-machines titanesques, ses citadelles de l'acier et de l'électricité, le lieu d'une démocratie renouvelée, de la Cité de la Fraternité humaine :

« *Il s'agit de la vie – de la vie de cette société nouvelle qui s'essaie, rude, chaotique, mais puissante, et poussée par la foi raisonnée et volontaire en un ordre plus juste des Travailleurs humains associés*³⁴. »

S'inspirant d'une vision messianique du monde, fidèle à son amour de l'humanité, Rolland renoue avec la Révolution française, dont Renan disait dans *L'Avenir de la science*, qu'elle était « le premier essai de l'humanité pour prendre ses propres rênes et se diriger elle-même ».

Le choix du communisme ne s'inscrit pas dans la lignée de la théologie de la libération dans laquelle le christianisme marxiste s'inspira par exemple dans les années 70, d'une réflexion sur la pauvreté identifiée au prolétariat. Il n'est pas conditionné non plus par un choix politique qui serait conforme au message qu'exprime, à travers l'Évangile, la doctrine sociale de l'Église. Il n'aboutit pas davantage, dans l'esprit d'Annette, à une destruction de l'altérité sous des motifs re-

27. AE, p. 1418.

28. AE, p. 1444.

29. Jean Pérus, *Romain Rolland et Maxime Gorki*, Les Editeurs Français Réunis, 1968, p. 259. Bernard Duchatelet se demande si dans l'expression « individualisme social ou cosmique », le *ou* est bien disjonctif, comme le croit J. Pérus, ce en quoi il se trouve en désaccord avec lui (B. Duchatelet, *Romain Rolland, La pensée et l'Action*, Université de Bretagne et Cnrs, Centre d'Etudes des Correspondances des XIXe et XXe siècles, 1997, p. 158).

30. Charles Sarolea, *Ce que j'ai vu en Russie soviétique*, p. 20-21, 1925. L'idée, valorisée ou décriée comme ici, que le communisme est une religion est bien sûr un lieu commun de l'époque.

31. *Inde*, Journal, 1915-1943, Albin Michel, 1960, p. 396-7.

32. Serge Duret, « La révolution pacifique d'Agénor Clerambault », Actes du Colloque *L'Europe en 1919 : pacifisme et révolution*, Les Amis d'Henri Barbusse, Les Editions du « Réveil des Combattants », 1995, page 15.

33. AE, p. 1444.

34. Lettre à Jean Guéhenno, 25 février 1931, C 23, p. 149.

ligieux ou politiques, et évite donc l'intolérance politique et religieuse, l'écueil du fanatisme. Il est la conséquence de la disposition d'Annette à saisir le spirituel sous le sensible, l'unité derrière le multiple, l'ordre derrière la confusion, l'éternel dans le transitoire et le divin dans le créé, définition à proprement parler du mysticisme tel que la donne l'abbé Bremond³⁵.

La portée mystique de l'action d'Annette, sa présence au monde se réalisent dans la mort : elle identifie les extrêmes³⁶. Dans son agonie, Annette vit sa mort comme un sacrifice pour l'humanité :

« *Sa mission avait été, à son insu, de porter dans ses mains calmes, pour éclairer sa pensée, la torche de l'action, que d'autres mains avaient saisie, et que le vent rabattait sur sa proche maison... L'Âme Enchantée et sa couvée, comme le phénix, étaient destinées au bûcher. Gloire au bûcher, si de leurs cendres, comme du phénix, renaît une plus haute humanité*³⁷! »

La paix des cathédrales.

Peut-on dire ainsi, à la suite de Jean Pérus, que *L'Âme enchantée* est « le premier chef-d'œuvre de cet art qu'essayait de formuler "le réalisme socialiste"³⁸ » ? *L'Annonciatrice*, encore sous l'emprise du Plan quinquennal et de ses espoirs, est en fait achevé dans ses grandes lignes lorsqu'à la fin de l'année 1932 les dirigeants soviétiques adoptent la ligne du réalisme socialiste. N'est-ce pas en outre oublier la préoccupation première de l'écrivain, qui, dans une lettre de 1930, adressée à Armin T. Wegner, résumait ainsi son point de vue : distinguant en lui « le moi d'un jour » et le « moi de toujours », le moi individuel et le « moi cosmique », il reconnaissait que « le principal problème de la vie [était] d'harmoniser les deux moi³⁹ ». C'est pourquoi, alors que le monde est mené par les lois du Cosmos, il n'a pas de mal à excuser les erreurs de la révolution russe :

« *Elle est brutale et elle détruit sur son passage des êtres que j'aime et des idées et des valeurs que je vénère. Mais elle est la marche même du Cosmos, du Moi éternel – qui la brisera, après s'en être servi, pour atteindre à la prochaine étape*⁴⁰. »

La violence est donc « la loi du flux sauvage de la révolution »⁴¹. Mais apparaît aussi dans la même lettre l'image de la Cathédrale en construction, symbole de l'harmonie. Se souvenant d'Héraclite, selon qui les contraires s'accordent et l'harmonie naît de ce qui diffère, il écrit :

« *Ma paix est celle des voûtes d'ogive, dans les cathédrales, où s'équilibrent exactement, au-dessus de l'abîme, les poussées et les contre-poussées. Et je suis moi-même (en mon esprit) la voûte, et dans ma vie (individuelle) un arc-boutant*⁴². »

Ceci étant, la véritable paix est celle d'Annette – *Pace. Amore* –, lorsque l'âme enchantée s'élance vers « l'écluse par où s'écoule la Voie Lactée, collier des nuits, serpent des mondes, qui déroule dans la prairie de l'Infini ses anneaux d'Être⁴³ ». C'est sous l'angle de l'expérience ultime que doit être lu en fin de compte le second roman-fleuve de Romain Rolland, cette mort qui abolit les contraires et dont l'âme, quand elle réalise la vraie loi de sa nature, a parfois l'intuition dans son contact avec l'Universel. Ce sens immédiat de l'Unité qu'elle reçoit de sa vision directe de l'Être n'a pas paru contradictoire aux yeux de Romain Rolland avec son engagement auprès des bâtisseurs d'un ordre nouveau qui réalisaient dans une foi héroïque ce pour quoi sa vie durant il s'était battu : la régénérescence du monde grâce au pouvoir souverain de l'Esprit, dans le respect de la conscience libre et des lois contraires qui l'habitent.

Que l'écrivain soit tout entier dans le personnage d'Annette, la présence surprenante du Narrateur au cours du récit nous en assure : il entre en contact avec Marc, lui apporte à lire son *Gandhi* pour le guider dans la voie du *Sathyagra* du Mahatma et de son action non-violente ; il rencontre Annette plusieurs fois⁴⁴. Il est à la fois membre et géniteur de la famille universelle : « Toute la question est d'être un monde, c'est-à-dire de savoir l'organiser⁴⁵ ». Telle fut l'entreprise de Romain Rolland dans son second roman-fleuve.

novembre 2011

Roland Roudil est docteur ès Lettres Modernes.

35. Voir Romain Rolland, *Au seuil de la dernière porte, Correspondances et inédits (1936-1944), Entretiens sur les Evangiles*, Cerf, 1989, p. 11-12.

36. « Elle vient, l'heure, quand la vie s'achemine vers sa fin, où, par éclairs, les extrêmes s'identifient. », *AE*, p. 1448.

37. *AE*, p. 1452-3.

38. Jean Pérus, *op.cit.*, p. 316.

39. Lettre du 15 janvier 1930, dans *Un beau visage à tous sens*, C 17, p. 289.

40. *Ibid.* p.290.

41. *Id.*

42. *Ibid.*, p. 291.

43. Derniers mots de *L'Âme enchantée*, p.1461.

44. « Empédocle d'Agrigente », dans *Compagnons de route*, Albin Michel, 1961, p. 25.

45. Charles Vildrac, *Pages de journal, 1922-1966*, Gallimard, 1968.

Lettres de Romain Rolland à l'illustrateur Jean-Émile Laboureur

Peu de temps après la conférence de Roland Rou-dil, le professeur Duchatelet nous signalait la vente prochaine à Drouot (13.XII.2011) de lettres de Romain Rolland à Jean-Emile Laboureur, illustrateur d'une édition de *L'Âme enchantée* (Albin Michel 1934).

Il s'agissait de 6 "Lettres Autographes Signées" de Villeneuve (Vaud) février-juin 1934, à Jean-Emile Laboureur: 18 pages in-8, enveloppes, proposées à 1500 – 1800 € (lot n°302) (Résultat de la vente : 2500 €).

Nous reproduisons, ci-dessous les extraits de ces lettres, telles qu'elles figurent dans le descriptif du Catalogue de Vente Ader, "Autographes et manuscrits". Faute de pouvoir lire les lettres intégralement, ces extraits montrent comment Rolland construisait avec l'illustrateur, l'image graphique de ses personnages.

24 février : « Ce que vous m'écrivez au sujet des visages trop individualisés, qu'il convient plutôt d'écarter de l'illustration, me semble très juste. J'ai expérimenté le vice du système contraire, dans telle illustration de mon Jean-Christophe. [...] Je crois que c'est l'atmosphère de l'œuvre qu'il faut plutôt évoquer, et qu'on le peut mieux avec des paysages, un décor où passe un geste, un mouvement. – Je m'en remets, en pleine confiance, à votre sens de la musique des lignes et des rythmes »...

17 mars : Il a bien reçu sa liste des illustrations, qui lui semble juste. Il lui adresse cependant quelques petites remarques, et indique deux moments qu'il aurait aimé voir représentés, « comme poète », dans le vol. IV ; il regrette « votre impossibilité de faire place à Timon [...] car à défaut de lui, manquera au livre un symbole essentiel de la puissante force ennemie contre laquelle lutte [...] le monde nouveau : – le maître occulte du pouvoir et de l'opinion ». Mais il laisse Laboureur libre de ses choix...

23 mars : Il est heureux qu'il soit d'accord « pour la composition de Marc et Annette sur la montagne en frontispice au tome IV », et se réjouit d'autres changements d'illustrations, qui dégagent plus d'intensité dramatique. Reste le problème de Timon, pour lequel il fait des suggestions, etc.

25 mars : Albin Michel lui a communiqué ses dessins, sur lesquels il fait « quelques petites remarques d'auteur » : sur la coiffure d'Annette qui doit absolument évoluer de 1900 à 1920, d'autant que les saisons changent ; sur la tenue et les meubles de Marc, à l'époque pauvre comme Job : « je le vois, le torse nu, ou en chemise entrebâillée sur la poitrine », au saut du lit... Certaines remarques visent à plus de vraisemblance, d'autres à relever la tension dramatique, etc. Il précise notamment qu'il y a « dans mon Djanelidze un peu du masque de Staline, de Lénine et de ces autres durs visages d'hommes d'action moscovites, sans illusions, qui déshabillent celles des autres. – Quant à Assia, ne pas oublier que si elle est laide [...], elle a

un charme auquel on ne résiste guère. [...] Si vous repensez à Annette, ne lui cachez pas le front ! Elle le montre. [...] Quant à Marc, il a le visage tourmenté, mais de beaux traits », etc.

30 avril : Il lui a retourné ses dessins, en proie à un certain malaise : « car, quel que soit le talent de l'artiste, il est fatal que sa vision ne concorde pas avec celle de l'auteur qu'il illustre ; et je ne reconnais aucun de mes types. – Mais c'est là sans doute un malentendu inévitable, qui se produit entre l'auteur et tous ses lecteurs. » Il ne veut donc pas entrer dans des discussions pour chaque planche, à l'exception d'une « sur laquelle l'écart de nos deux visions est trop grand, à savoir le n° 32 : Annette vieillie dans son jardin. [...] Évidemment c'est une entreprise très hasardeuse de représenter l'héroïne de toute une œuvre [...] en un moment aussi solennel que ces premières affres de la mort. J'ai eu tort de le souhaiter. Vous aviez raison de ne vouloir traiter que le décor du livre et les scènes épisodiques. On ne peut, sans grands risques, représenter les personnages principaux, au premier plan. Leur silhouette a beaucoup de peine à s'accorder avec l'être qu'exprime l'écrivain, qui les regarde au fond de leurs yeux »... Il souligne que les paysages de Suisse sont ceux qu'il préfère, et s'excuse de ne lui avoir parlé que du côté « littéraire » de ces dessins, « le seul sur lequel je me reconnaisse un droit de les juger. Mes observations ne touchent en rien à leur talent »...

2 juin : Il le remercie pour ses explications : « Je comprends toutes les difficultés de votre tâche, et je suis convaincu de la réussite. Le nouveau croquis d'Annette vieillie, en profil perdu, me plaît »...

On joint une l.s. de Mme R. Rolland à Mme Laboureur, 1951, au sujet de cette correspondance (et le brouillon de réponse de Mme Laboureur).

Est présenté en fac-similé le début d'une lettre et la fin, recouverte de la reproduction de l'enveloppe :

« Villeneuve (Vaud) villa Olga / 30 avril 1934 / Cher Monsieur / J'ai bien reçu et je vous retourne (sous pli recommandé) avec mes remerciements les deux paquets de dessins, – l'un de 10 dessins, l'autre de 7.

Il m'est assez malaisé de vous en parler : car, quel que soit le talent de l'artiste, il est presque fatal que sa vision ne concorde pas avec celle de l'auteur qu'il illustre ; et je ne reconnais aucun de mes types. – mais c'est là sans doute un malentendu inévitable, qui se produit entre l'auteur et tous ses lecteurs. Tout au plus une longue intimité de pensée en commun en diminue-t-elle les inconvénients. / Je ne voudrais pas entrer dans la »...

L'enveloppe précise : « France / Monsieur J.E. Laboureur / 12 square Alboni / Paris / XVI / recommandé »